



PEARSON, Birger A., *Gnosticism, Judaism and Early Christianity*

Louis Painchaud

Volume 47, numéro 2, juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400614ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400614ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Painchaud, L. (1991). Compte rendu de [PEARSON, Birger A., *Gnosticism, Judaism and Early Christianity*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(2), 271–274. <https://doi.org/10.7202/400614ar>

Nietzsche. Un important travail concernant la réception problématique du troisième Reich aurait été accompli dans le travail de dissertation de Haus Langreder³. Il restait pour l'auteur à classer les tendances dans la lecture du «fascisme» de Nietzsche. Deux grandes lignes semblent se distinguer :

- une forte tendance qui établit une étroite relation entre Nietzsche et le fascisme, qu'elle soit élogieuse ou accusatrice;
- une tendance moins forte qui considère Nietzsche comme un adversaire potentiel du fascisme.

On peut citer Ernst Nolte comme un des représentants les plus irréductibles de la première tendance. Thomas Mann a exprimé de la façon la plus aiguë les arguments en faveur de Nietzsche. La critique des arguments de l'un et de l'autre menée par Taureck constitue un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage. On peut passer sous silence les remarques sur des thèses bien connues comme celles de Heidegger, de Lukacs et d'Adorno.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, nous avons droit à un examen détaillé de la critique de la raison chez Nietzsche et de ses conséquences politiques. Le profane philosophique se saisit en général de quelques slogans comme par exemple que la raison serait un instrument et un moyen. Il rassemble ces slogans avec quelques artifices langagiers de Nietzsche et croit s'en autoriser pour tirer des conclusions. Un travail philosophique cohérent ne prendra pas, selon Taureck, en compte ces remarques. Il doit mettre en évidence, ce qui pour Nietzsche lui-même est à comprendre et à juger avec des conséquences politiques. C'est cela qui rend inévitable, du point de vue de l'auteur, le détour d'une reconstruction des critiques de Nietzsche à la Raison. On peut croire selon Taureck que c'est la faute même de Nietzsche si les lecteurs sont tombés avant tout sur ses notes de critique idéologique de l'ancienne raison : la raison et l'absolu comme fiction de ceux qui veulent se venger, à cause de leur douleur, de la vie. Il y a, selon lui, une critique ontologique de la raison chez Nietzsche qui a trait au caractère absolu de l'Être métaphysique.

Un épilogue est consacré, on ne sait trop pourquoi, à la polémique entre pro et antifascistes français. On dirait qu'en Allemagne, les philosophes ont l'intime conviction que la question du rapport entre la philosophie et le fascisme est une question française.

On ne peut s'empêcher d'attirer l'attention sur ce qu'il y a d'étonnant dans cet ouvrage. L'auteur multiplie à l'infini les arguments et leurs contraires sur le «fascisme» de Nietzsche. Tout laisse croire qu'il fait, à ses propres dépens, l'expérience du caractère labyrinthique des textes de Nietzsche et, par conséquent, d'une vérité impossible à dire.

Joseph DJOSSOU
Université laval

Birger A. PEARSON, **Gnosticism, Judaism and Early Christianity**. Studies in Antiquity and Christianity. Fortress Press, Minneapolis, 1990, 228 pages.

Ce volume réunit dix articles publiés par l'A. au cours des vingt dernières années, auxquels il a ajouté trois études inédites, deux d'entre elles portant sur les figures de Caïn et de Melchisédek dans le gnosticisme, la troisième portant sur le problème des rapports entre le gnosticisme et le christianisme égyptien primitif. Le principal mérite de ce recueil qui réunit

3. H. LANGREDER, *Die Auseinandersetzung mit Nietzsche im Dritten Reich*. Ein Beitrag zur Wirkungsgeschichte Nietzsches, Dissertation, Kiel, 1971.

la plupart des contributions les plus significatives de l'A. à l'étude du gnosticisme, mises à part ses éditions et traductions de textes de Nag Hammadi, réside donc moins dans ce qu'il apporte de nouveau, que dans le fait qu'il donne à observer la constance et le bonheur avec lesquels l'A. a inlassablement poursuivi au cours des vingt dernières années l'exploration des rapports entre le gnosticisme et le judaïsme, particulièrement le judaïsme hétérodoxe, en même temps que la rigueur, l'imagination et l'érudition qu'il a mises au service de ses recherches. L'entreprise intellectuelle de l'A. s'est avérée des plus féconde et n'a pas peu contribué à élucider les rapports nombreux et variés qui prévalent entre le judaïsme et le gnosticisme, de sorte que nul ne peut désormais traiter du phénomène gnostique dans sa globalité sans discuter ses rapports multiples avec le judaïsme, et sans, dans cette discussion, accorder une place privilégiée à l'œuvre de Pearson. Plus que tout autre en effet, il a su mettre en lumière cet aspect du gnosticisme.

Il est significatif de la position de l'A. que le premier chapitre de ce volume discute l'ouvrage quelque peu oublié de Moritz Friedländer, *Der vorchristliche jüdische Gnosticismus* (Göttingen 1898), dans lequel le gnosticisme est présenté comme un phénomène pré-chrétien prenant sa source dans les milieux antinomiens d'Alexandrie, le gnosticisme chrétien n'étant qu'un avatar de celui-là. Le ch. 2 étudie les rapports qui prévalent entre l'anthropogonie exposée par *L'Apocryphon de Jean*, un texte majeur dont quatre versions nous sont parvenues, dans les codices II, III et IV de Nag Hammadi et dans le *Berolinensis Gnosticus* 8502, et certaines traditions exégétiques juives sur *Gn* 1 et 2. Le ch. 3 est consacré à l'analyse d'un passage du *Témoignage de Vérité* (NH IX,3), que l'A. considère comme une sorte de midrash et conclut qu'il reflète un stade pré-chrétien dans le développement du gnosticisme. Les ch. 4, 5 et 7 sont consacrés respectivement aux figures de Seth, de sa sœur Noréa et de Melchisédek, et à leur interprétation dans les textes gnostiques. Dans tous les cas, les analyses de l'A. l'amènent à conclure que les interprétations gnostiques de ces figures reposent en définitive sur des traditions exégétiques non gnostiques et pré-chrétiennes. Dans le ch. 6, l'A. passe en revue les mentions de Caïn dans les textes gnostiques et l'interprétation qu'ils en donnent, pour comparer ensuite les résultats obtenus au contenu des sources hérésiologiques qui font état de sectes gnostiques «caïnites», ce qui l'amène à conclure que de telles sectes relèvent très certainement de la «fiction hérésiologique». Le ch. 8 constate que la perception que les gnostiques avaient d'eux-mêmes, telle qu'on peut la dégager des sources, en particulier «séthiennes», et la façon dont ils se définissaient étaient toujours étroitement reliées au rejet du judaïsme orthodoxe, tout en faisant une large part aussi bien aux Écritures qu'aux traditions juives. Le ch. 9 analyse la dernière partie du traité hermétique *Poimandrès* (CH I), et conclut à sa dépendance à l'égard de formules de prière et de doxologies juives. Le ch. 10 traite des rapports qui prévalent entre le gnosticisme et le platonisme à partir du traité *Marsanès* (NH X,1). Le ch. 11 reconstitue une trajectoire de «sagesse spéculative» depuis Philon jusqu'aux *Enseignements de Sylvain* (NH VII,4) en passant par *1 Cor* 1-4. Le ch. 12 aborde le problème de l'«hérésiologie gnostique» à partir de deux traités du codex IX de Nag Hammadi, *Melchisédek* et *Le Témoignage de Vérité*. Enfin, le ch. 13 propose une réflexion sur les rapports qui ont prévalu entre le christianisme égyptien primitif d'une part, et le gnosticisme d'autre part, pour conclure, avec C. H. Roberts et contre W. Bauer, à une origine non gnostique, et probablement «orthodoxe» du christianisme égyptien, nonobstant l'anachronisme que constitue la projection de cette dernière catégorie sur des réalités antérieures à la fin du deuxième siècle.

Si on ne peut que louer la richesse et la pertinence de la documentation utilisée par l'A., on pourra parfois contester l'interprétation qu'il en propose. C'est le cas notamment de la phrase énigmatique prononcée par Ève dans *L'Écrit sans Titre*: «J'ai engendré un homme seigneurial.» (*ourôme njeis* NH II,5 114,14-15) où il croit reconnaître une allusion à Caïn à travers *Gn* 4,1.

On peut tout aussi bien y reconnaître, et avec plus de vraisemblance me semble-t-il, compte tenu de ce que nous savons par ailleurs, une allusion à Seth engendré à la place de Caïn, à travers Gn 4,25-26 Lxx où le fils de Seth, Énosh, est dit être le premier à «appeler dieu du nom de Seigneur» (ἐπικαλεῖσθαι τὸ ὄνομα κυρίου τοῦ θεοῦ). Il se pourrait bien alors que ce que l'A. considère comme la seule et unique appréciation positive de Caïn dans toute la littérature gnostique connue, repose en définitive sur une erreur d'interprétation.

Plus globalement, l'insistance que met l'A. dans son introduction à vouloir présenter le gnosticisme comme une religion *sui generis*, à la suite de Hans Jonas, me paraît éminemment contestable compte tenu de ce qu'il considère comme le caractère essentiellement «parasitaire» du gnosticisme. L'analogie du parasitisme empruntée aux sciences de la nature, pour parlante qu'elle soit, ne permet guère de clarifier la nature des rapports conflictuels qui unissent judaïsme ou christianisme d'une part et gnosticisme d'autre part. Peut-on en effet légitimement considérer du point de vue de l'histoire des religions ou de la sociologie des religions, comme une religion à part entière un courant d'interprétation multiforme qui, malgré les caractéristiques propres qu'on lui attribue, ne s'est jamais constitué en religion distincte, comme ce fut le cas pour le manichéisme, et dont les adhérents, que nous désignons comme les gnostiques, ne semblent jamais s'être perçus eux-mêmes comme extérieurs aux religions, sinon aux églises, dont ils contestaient les orthodoxies en élaboration, et qui n'ont jamais cessé d'être perçus par leurs adversaires comme des membres, dissidents certes et hérétiques, mais appartenant à leur propre communauté? Cette communauté d'appartenance fut même la raison première de l'acharnement qu'on mit à combattre leurs doctrines. Paradoxalement, cette théorie d'une «religion gnostique», car c'en est une, héritée de la *Religionsgeschichte* et relayée par la phénoménologie, qui veut affranchir l'étude du gnosticisme de l'histoire de l'hérésie, reproduit en fait la perspective des premiers hérésiologues eux-mêmes qui ont voulu, à des fins polémiques évidentes, situer en dehors du christianisme ce courant de pensée et d'interprétation qu'ils rencontraient à l'intérieur de leurs communautés et qui en menaçait l'unité. Le paradoxe a été relevé par Ugo Bianchi dans les années '60, mais on n'y a peut-être pas assez réfléchi. Ce problème de définition du gnosticisme comme une religion distincte ou non, est majeur car selon la solution qu'on en proposera, on percevra et on appréciera de façon fort différente les rapports entre le gnosticisme et le christianisme, et l'histoire rédactionnelle des textes gnostiques eux-mêmes, en particulier la soi-disant christianisation de certains d'entre eux. Ainsi, pour l'A. et ceux qui adoptent la thèse d'une «religion gnostique», un texte comme *L'Apocryphon de Jean* apparaît comme «an attempt on the part of Gnostics to gain entry into Christian communities, or to gain Christian adherents to their communities, by equating their own gnosis with the alleged secret teachings of Jesus» (p. 9). On rejoint la perspective des Irénée, Hippolyte et Épiphane pour ne mentionner que ceux-là. Ce faisant, on évacue la possibilité que cet ouvrage gnostique, et d'autres semblables, témoignent au contraire de la résistance opposée par certains milieux à l'intérieur du christianisme, peut-être les derniers héritiers d'une tradition johannique dissidente, la chose n'est pas invraisemblable, à une institutionnalisation de la communauté fondée sur un principe d'autorité.

Cette discussion est loin d'être close et il faudrait y mettre des nuances que les limites de ce compte rendu ne permettent pas d'apporter. Quelle que soit la solution que l'on proposera de ce problème de définition, l'ensemble des travaux réunis dans ce recueil est et demeurera une contribution majeure à l'intelligence des rapports qui ont prévalu entre le gnosticisme et le judaïsme. Des index des sources gnostiques et patristiques, de même que des auteurs modernes en facilitent la consultation et en font un instrument de travail précieux pour tous ceux qui s'intéressent de près à l'étude du gnosticisme, et en particulier de ses rapports avec le judaïsme. On regrettera toutefois l'absence d'un index des sources bibliques, et surtout, des sources

juives, je pense en particulier à Philon. Cette dernière lacune est d'importance compte tenu que c'est là que se trouve la ligne de force du travail de l'A.

Louis PAINCHAUD
Collège de Sainte-Foy et Université Laval

Ian Turnbull KER, **John Henry Newman. A Biography**. Oxford, Clarendon Press, 1988, 1989. X, 762 pages (15 × 24 cm).

Un volume remarquable sur John Henry Newman a fait son apparition dans les librairies en 1988, a été réimprimé en 1989 et de nouveau, avec quelques corrections, dans Oxford University Press paperback, en 1990. Il s'agit du livre de Ian Turnbull Ker, né en 1942, membre de l'Oratoire de Birmingham, éditeur de plusieurs œuvres de Newman¹, auteur d'écrits sur sa pensée², et qui occupe actuellement le poste d'aumônier catholique à l'Université d'Oxford.

Ian T. Ker laisse Newman se dire lui-même grâce à de nombreux extraits tirés des 49 volumes publiés de son vivant ou peu après sa mort, de ses journaux et de sa correspondance privée qui représente 20 000 lettres faisant éventuellement 31 volumes. De toute évidence, Ian T. Ker a dû opérer un choix dans ce vaste matériel, et il l'a fait judicieusement.

Il est intéressant de suivre le développement de la pensée de Newman à travers les événements de sa vie, ses études, ses amitiés, ses postes, ses luttes, ses succès et ses faillites. Cette pensée nous est livrée non seulement dans des textes dont la prudence de Newman permettait la publication, mais aussi dans ses lettres et ses journaux où il en traite à bâton rompu. Newman, on le sait, a su se servir de l'«économie» dans le dévoilement d'une vérité religieuse ou simplement profane. Avec ses amis et dans ses réflexions personnelles, il pouvait livrer toute sa pensée sans réserve. Ce volume de Ian T. Ker manifeste amplement qu'une étude des lettres et journaux de Newman s'impose à qui désire connaître le fond de sa pensée.

Ian T. Ker nous invite à accompagner John Henry Newman de sa naissance le 21 février 1801 à sa mort le 11 août 1890. C'est une vie longue et riche qu'il nous est donné d'apercevoir presque de première main. Bien qu'il faille mettre plusieurs heures à lire ce volume, c'est à regret qu'on tourne la dernière page où se trouve l'annonce de l'enterrement de Newman à Rednal le 19 août 1890 avec, sur le drap mortuaire, inscrite sa devise de cardinal: «Cor ad cor loquitur», et gravés sur sa pierre tombale les mots: «ex umbris et imaginibus in veritatem» — «émerger des ombres et des reflets pour entrer dans la Vérité».

Le but explicite (p. ix) de Ian T. Ker est de présenter une «vie» de Newman, et non pas un livre sur lui, et cela explique l'utilisation massive des lettres et journaux, ainsi que des œuvres publiées de Newman. Je crois que Ker a atteint son but en dépit du fait que rien ne peut remplacer une lecture personnelle des écrits de Newman. Ker nous présente non seulement la «vie», une «Biographie» (comme l'indique le sous-titre) de Newman, mais également une

-
1. John Henry NEWMAN, *An Idea of a University*, Critical Edition by I.T. Ker. Oxford, Oxford University Press, 1975. Idem. *Letters and Diaries of John Henry Newman*. Edited at the Birmingham Oratory with the collaboration of Ian T. Ker, Thomas Gornall, Gerard Tracey and Charles Stephen Dessain. Volumes ivi: Oxford, Clarendon Press, 1978-1984; Volumes xi-xxii: London, Thomas Nelson, 1961-1972; Volumes xxiii-xxxii: Oxford, Oxford University Press, 1973-1977. Idem, *An Essay in Aid of a Grammar of Assent*. Edited with introduction and notes by Ian Turnbull Ker. Oxford, Clarendon Press, 1985.
 2. Ian T. KER, *The Achievement of John Henry Newman*. Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 1990. Idem, *Newman on Being a Christian*. Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 1990. I.T. Ker, A.G. Hill, eds., *Newman after a Hundred Years*. Oxford, Clarendon Press, 1990.